

LE CALEPIN BLEU

N°72

1^{er} MARS 2024



Il pleut

Méline L.	Douze ans	3
David BOWGOSSE	Ce temps lointain qui chante à mon oreille	5
n°72 - Il pleut		
Jacqueline PAUT	Jour de pluie	10
Michel LALET	Trop. Pas. Assez.	11
Jean-Marie WALLET	Frémissements	14
Pierre ROSSET	La pluie! La grenouille et le lézard	21
Hervé GOUZERH	Petite voix	26
Florence KRAMER	Virée nocturne	28
isabel ASUNSOLO	Il pleut dans mon disque dur	33
Françoise DANEL	La pluie s'abattait, toujours aussi drue	35
Christelle MATHIEU	Dans la lumière d'une mère	38
	Les raisins noirs du vinaigre	41
Sylvie VAN PRAËT	L'homme oublié	43
Régine PAQUET	Un temps suspendu	46

Méline L.

« Douze ans »



À douze ans, j'étais au collège. La sixième... De nouveaux amis, de nouveaux ennemis, le début de l'adolescence. L'entrée dans le second cycle.

Il y a douze ans, j'étais chez mes parents. Ayant raté mon bac, je le repassais en candidate libre. Une sacrée organisation ! Le matin, je travaillais sur mes cours, l'après-midi j'étais la tata nounou, le soir devant mon ordinateur à taper mon premier manuscrit. Résultat final : bac L en poche et super nounou ! Il me fallait bien une année de repos.

Dans douze ans, mon fils aura dix-neuf ans. Je ne pourrai plus l'appeler Mon petit chat ni Mon petit doudou. Mais il sera à jamais mon garçon tant aimé.

Et moi, dans douze ans, où serai-je ? Seul l'avenir le sait.

Par-delà la pensée vagabonde, le passé éclate et se disperse dans mes souvenirs. Dans ma conscience éveillée, des espoirs nourrissent mon existence aux multiples vies.

Une musique magique et mélodieuse, messagère d'une métaphore du monde des mots,



miroir du matin et de la mer, où les maux s'effacent en mille morceaux.



David BOWGOSSE

« Ce temps lointain
qui chante à mon oreille »



C'est un souvenir étrange, toujours en noir et blanc. Comme les vieilles photos petit format qui me sont restées de la maison minuscule plantée au fond d'un mince et long jardin au bord de la route. En descendant l'allée vers la maison, on voyait une plaine étendue de champs à gauche : mais rien de plus précis ne s'est fixé dans ma mémoire.

Je ne me souviens que des dimanches de printemps où mes parents se rendaient là en voiture. Nous longions la "Butte rouge" avant d'arriver dans cette campagne de banlieue que je trouvais alors sans charme. J'ai sous les yeux deux clichés cadrant la façade de couleur soutenue - ocre sans doute... Chaque fois, au premier plan, entre la porte d'entrée et la fenêtre dont le bas était grillagé, mes parents posent, jeune couple fier de leur enfant unique, un bébé joufflu : moi, forcément. Ils n'avaient donc pas encore trente ans, la folie en tête, et habitaient encore un vieil immeuble parisien. Voilà la preuve qu'ils venaient là, du soleil au cœur, par les transports en commun, bien longtemps avant d'utiliser une automobile.

En général, il faisait chaud les après-midi où nous faisons le voyage en voiture, une douzaine d'années après l'instant de ces photos. Après l'allée sans ombre, l'intérieur de la maison était plus frais avec des odeurs d'humidité et un ameublement spartiate : une grande pièce avec un coin cuisine, une cuisinière à charbon, table et chaises. Au fond, un grand lit. Une mère et sa fille vivaient là.

Espiègle et jolie, l'adolescente m'avait promis d'attendre que je sois en âge,

de l'épouser. Sur une des deux photos anciennes, c'est elle qui me porte dans ses bras ; elle doit déjà avoir une dizaine d'années à l'époque ! Sa mère, c'est cette petite dame menue, aux cheveux courts autour d'un visage émacié, ridé par le rire ou les soucis, et au langage fleuri. Sa fille, aux robes pareilles, n'est d'ailleurs pas en reste de gouaille, et leurs disputes qui finissent dans un rire -



moqueur pour la fille, ronchon pour la mère - paraîtraient aujourd'hui, des morceaux d'anthologie. Presque autant une dispute de copines d'atelier qu'un conflit générationnel entre une mère et sa fille !

Les retrouver toutes les deux, le soleil aux yeux en nous accueillant, effaçait le matériel manque de charme du lieu. Un après-midi, nous étions venus les voir accompagnés d'un oncle qui venait de rentrer de la guerre d'Algérie, avec dans l'âme une plaie ouverte. Deux hommes étaient présents dans la maison. L'oncle, en repartant, suspecta les "bonnes mœurs" de nos amies. Moi je n'ai pas douté d'elles : ces femmes étaient trop franches, et moi trop naïf. Pourquoi auraient-elles refusé de fréquenter des ouvriers arabes ?

Du jardin un peu malingre, j'ai néanmoins des souvenirs de cerises qui, au temps des vergers individuels, n'étaient pas encore le fruit de luxe qu'elles sont devenues.

Cette part de mon univers enfantin a basculé dans l'oubli quand participer à la sortie du dimanche des parents était devenu facultatif. Qu'est devenue la maîtresse de maison si accueillante en dépit de la frugalité de son train de vie ? D'ailleurs je ne lui ai jamais imaginé que le salaire de sa fille en âge de travailler. Mais elle était vraisemblablement ouvrière.

Je ne me suis d'ailleurs pas rendu au mariage de la fille, pourtant de longue date ma "promise". C'est dire que nous n'avions cru ni l'un, ni l'autre à cette affectueuse taquinerie. Elle avait épousé un bel homme, employé d'une

compagnie d'assurances, que je rencontraï une ou deux fois. Je l'aperçus un jour sur un quai de métro très fréquenté, sans essayer d'entrer en contact avec ce parfait inconnu. Nombre de saisons - où l'on s'en va deux cueillir en rêvant des serments d'amour sur des lèvres cerise - s'étaient déjà inexorablement écoulées. J'appris beaucoup plus tard qu'il avait disparu soudainement sans qu'on n'ait pu jamais déterminer ce qu'il était devenu. Il s'était rendu à son travail, et il l'avait quitté selon ses habitudes. Un métro, un train ou la rue l'avait englouti définitivement. Aucun effet personnel, aucun bagage ou papier d'identité autres que ceux qu'il emportait chaque jour ne manquait à son domicile. Aucun retrait d'argent n'avait été effectué sur ses comptes, sur son livret bancaire ou son assurance-vie. Aucune recherche pour disparition inquiétante n'aboutit jamais. Ma promise d'antan et sa fille restèrent convaincues qu'il avait disparu tragiquement, et gardèrent au cœur cette plaie ouverte. Longtemps convaincu d'être protégé par une bonne étoile, j'ai eu du mal à concevoir la brutalité de la vie anéantissant à jamais le mieux assuré et le plus banal des destins.

Mais la petite maison et l'humble ceriseraie des mois de mai de mon enfance s'étaient alors déjà dissoutes dans l'oubli. C'était le temps d'une enfance bercée par un environnement de fraternité ouvrière.

Je garde de ce temps-là un dernier souvenir datant de mes années de lycée. Une année passée dans une classe sympathique et peuplée de jolies jeunes filles. Cet après-midi-là avec mon père je regardais très paisiblement l'écran noir et blanc du téléviseur nouvellement apparu dans le coin cuisine. Un film évoquait une période de l'histoire parisienne dont je n'avais encore jamais entendu parler. Le peuple parisien subissait avec combativité un siècle inégal. C'était un hiver rude et exaltant ! Enfin parurent les images d'un printemps d'action et d'espoir accompagnées de la chanson de Jean-Baptiste Clément. L'espérance à la fin tombant dans le deuil en gouttes de sang.

Ce souvenir un peu estompé de la Commune de Paris ne pouvait que s'associer dans ma mémoire à l'image du long jardin mémorable et au chant

du merle sous les cerisiers. J'étais alors au seuil d'une partie enivrante de ma jeunesse. C'était le temps des copains, du goût pour la littérature, de la musique des Beatles, des voyages, et des jeunes filles en fleur: l'année de mes seize ans.

L'absence de ma mère signifiait-elle une hospitalisation de notre hôtesse qu'elle aurait pu visiter, accompagnée par sa fille? Ou bien était-ce l'hiver où ma mère était partie plusieurs semaines pour assister son père à l'agonie?

Cette question s'impose à moi, tant les images grises de l'hiver 1870 évoquent encore ce sentiment d'empathie



profonde que les ouvriers parisiens m'avaient inspiré. Aucun souvenir de drame ne m'est resté de cet après-midi-là. Mais on est tellement oublieux, adolescents, du sort de ces aïeux longtemps côtoyés dans l'en-

fance... Il est vrai qu'à seize ans, les peines cruelles sont des chagrins d'amour.

Une présence imaginaire pouvait-elle déjà me chauffer le cœur? Effeuillais-je déjà ces douces pensées que l'on cueille en rêvant à une jolie absente? Pensais-je alors aimer sans souffrir un jour?

Comment savoir si le souvenir de ce que l'on croit avoir vécu a un rapport étroit avec la réalité d'alors? J'avais toujours associé depuis le quartier de la "Butte Rouge" à la chanson de Montéhus et aux combats de la Commune de Paris. J'ai découvert plus tard que cette cité du sud-est parisien datait plus tardivement des années vingt du siècle suivant. Les associations inconscientes de la mémoire sont bien aussi aléatoires que celles de l'intelligence artificielle.

Aujourd'hui la chanson est toujours présente à mon oreille lorsque je contemple, ému et le regard un peu trouble, deux petits clichés aux bords racornis. Elle évoque ces amitiés devenues si lointaines qu'on pourrait croire

les avoir rêvées. Ma mémoire ressuscite fugacement les images grises du téléviseur, toutes les couleurs chatoyantes et parfumées des printemps évaporés, de ces dimanches ouvriers que l'on pensait aimer toujours. Un monde disparu que l'on on est chagrin de n'avoir pas, sa vie durant, su garder au cœur!



Jacqueline PAUT

« Jour de pluie »



Les tilleuls sous le vent bercent leurs chants de pluie
Par-dessus les prés verts où se glissent les eaux,
C'est un jour en attente, un temps que rien n'essuie,
Il tombe des douceurs, des larmes de vitraux.

La tête rêvassant au milieu des nuages,
Je pars dans un sentier rempli de souvenirs,
Les gouttes comme une encre à travers les feuillages
Redessinent encor leurs cercles de soupirs.

Dans le ciel où s'amuse une lune écolière
Parmi tant de grisaille et de moire en couleur,
Quelque averse innocente inonde sa lumière
Dans une transparence en vous prenant le cœur.

Et je marche tout droit, les yeux dans le silence,
J'entends les clapotis sur un arbre nimbé
Raconter sans relâche une fin de romance,
Demain je t'oublierai, la pluie aura cessé.



Michel LALET

« Trop. Pas. Assez. »



Trop.

Assis sur le faîte du toit de sa maison, il attend. Là où il y avait un chemin de terre, l'eau a creusé une large trouée qui a fait naître un tourbillon rouge et brun. L'arbre sous lequel il lui arrivait de dormir avec son épouse et ses deux enfants penche et touche de ses branches les remous bourbeux. L'arbre va probablement tomber. L'eau a creusé un fossé mortel à son pied. L'arbre sera emporté par les flots. Tout à l'heure? Demain? Sera-t-il encore perché sur son toit quand l'arbre sera arraché à la terre qui l'a fait grandir? Dans le lointain, il aperçoit au travers du rideau de pluie les maisons de ses deux voisins les plus proches. De l'une, dans le dévers côté sud, ne dépassent que quelques solives qui servaient de charpente. Les tôles de la toiture ont été arrachées par l'ouragan. Il n'a pas vu son voisin sur le toit. Ni son épouse. Ni les enfants. Sans doute ont-ils pu s'enfuir à temps. Il espère qu'ils auront eu le temps de partir, de s'abriter quelque part... Il l'espère. Mais s'enfuir dans quelle direction? Et jusqu'où s'étend l'eau? Il ne le sait pas. Côté nord, l'autre maison semble avoir été bousculée par une migration de gnous ou par une marée d'éléphants en furie. Ne restent que trois pans de mur qui émergent au-dessus de l'horizon liquide. Dans les premières heures, il a pu distinguer que sur le toit deux personnes avaient trouvé refuge. Depuis elle ne sont plus là. Maintenant il n'y a plus de toit. Seuls des chicots de murs sont restés debout. Peut-être ses voisins sont-ils partis. Ou ils ont été emportés. Mais c'est pareil, parce que jusqu'au bout de l'horizon tout a disparu sous l'eau saumâtre. Les récoltes, les bêtes et les hommes. Et aussi ses deux fils, mangés par les flots rouges. Et presque en,

même temps, sa femme, emportée en tentant de les sauver. Il n'y a plus de place derrière la vitre floue de ses yeux que pour une seule image, celle du bras de son épouse, couvert du jaune orangé du sari qu'elle portait et de la main agitée par-dessus les remous. Et plus rien. La nuit. Le froid. Le silence et le vide jusqu'au point incertain où le ciel rencontre l'eau.

Quelqu'un viendra-t-il le secourir ?

Assis sur le faîte du toit de sa maison, les yeux vides, le cœur vide, le corps et l'âme vides, il attend.



Pas.

Assis sous la méchante toile de laine piquée sur trois bâtons, il attend. Le soleil haut dans le ciel continue de tout brûler.

Comme hier. Comme demain. Comme chaque jour dans ce monde abandonné de Dieu. Son regard ne parvient plus à traverser l'air qui vibre comme au sortir d'un four. Impossible de savoir si, derrière la crête des dunes, le campement des autres familles est encore là. Ils ont dit qu'ils marcheraient vers le Nord. Qu'ils allaient tout abandonner. Qu'ils avaient perdu tout espoir et qu'il fallait partir. Se sauver. Trouver une terre où la pluie qui irrigue le sol et lave les esprits n'est pas qu'un rêve absurde. Où la pluie est une réalité aussi réelle que dans les contes qu'ils se chuchotent avant que la nuit ne tombe. La nuit, illusoire bain de fraîcheur offert à son rêve absurde et vain d'une eau venue du ciel qui mouillerait ses cheveux, son visage, ses épaules. Pourtant, il rêve d'une danse qu'ils feraient tous ensemble autour de leur abri qui ne le protège plus ni du vent de sable ni de la chaleur accablante. Il rêve de cascades, de torrents, de déferlements d'embruns glacés. Il rêve du bruissement de l'eau sur les pierres. Ou du fracas de l'eau sur les rochers. Il rêve de la danse des flots d'une rivière entremêlée d'herbes vertes. Mais le

soleil a tout érodé. Les dernières semences, dont ils espéraient qu'elles allaient grandir, cachées sous de petites pierres plates pour les protéger du soleil et pour recueillir la plus petite goutte de transpiration du ciel, sont mortes sans germer. Desséchées. Obsolètes. Définitivement étrangères à ce monde lui-même étranger aux hommes.

Partir aujourd'hui ou attendre demain? Demain sera sans doute un jour meilleur. Les autres, avec leur désespoir, leur renoncement et leur fuite éperdue, ne peuvent pas avoir raison.

Alors, assis sous la méchante toile de laine piquée sur trois bâtons, il attend.



Assez.

Assise sur son rocher depuis les premières heures de la journée, elle attend. Ce sera une attente douce. Il n'y a plus de loup depuis bien longtemps. Pas de loup et aucun autre prédateur. Plus de guet anxieux.

Un petit vent frais fait onduler les herbes folles de la colline, piquetées de fleurs blanches et roses. La rosée sèche lentement, offrant ses dernières gouttes aux insectes et aux minuscules oiseaux qui viennent boire au creux des feuilles.

Ses moutons broutent paisiblement et le chien, allongé sur le sol auprès d'elle, ne les surveille que d'un œil tranquille.

Rien d'imprévu n'arrivera jusqu'à ce soir. Rien de désagréable ne se produira ni aujourd'hui ni demain. La jeune fille rêve de doux rêves alanguis, sans l'ombre d'une contrariété ni d'une exigence réclamée du corps ou de l'esprit.

Sans que rien ne pèse, elle attend.

Jean-Marie WALLET

« Frémissements »



L'été s'installe durablement sur ce petit coin des Corbières béni des dieux, s'il en est, et vénéré des anciens, noueux et faisant corps avec la terre comme les sarments de vigne. C'est d'abord une clarté orange qui incendie les vieux murs de pierre calcaire et les façades au crépi ocre. La cime des tilleuls centenaires émet un frémissement aux relents colorés. Le vert de Hooker des feuilles à l'ombre palpite de frissons bleutés. L'ombre et la lumière échangent matin et soir les éternelles répliques d'un duo vieux comme le monde. Chaque jour c'est match nul mais ici tous ont l'impression que la part d'ombre s'amenuise, grignotée peu à peu par l'astre en fusion qui retarde l'arrivée de l'allumeur de réverbères. Cette saison, ils l'attendaient autrefois avec une impatience fébrile, pour peu qu'ils entretenissent un carré de carignan ou de syrah, voire des arpents d'olivier traqué par des attaques de mouche ou des scolytes dont les larves infectent les rameaux. Mais à présent au creux de l'hiver ils ont appris avec la douceur printanière des jours à ne plus dormir sur leurs deux oreilles, tourneboulés qu'ils sont par le probable retour des gelées tardives faisant suite à un débouillage bien trop précoce des plants, notamment ceux mis en terre dans les soulanes, loin du souffle glacial de la tramontane qui dessèche et fige la végétation.

Depuis une semaine l'air était devenu irrespirable. Dans la journée on ne voyait plus âme qui vive au village, juste quelques mamies se protégeant d'une ombrelle ou la Cathy venue d'outre-Manche et tombée amoureuse des *puech* ' punctuant le paysage au loin vers le rusé pic de *Madres*² et le Canigou quand la brume ne masque pas ce dernier dans le lointain. Cathy n'est jamais retournée au pays des lacs, dans son Cumberland natal. Ici elle se sent comme le gros tilleul de la place, comme ces nuées d'insectes butinant la



mémoire des vieilles écorces, antidote à ce siècle effréné qui se précipite vers un gouffre sans fond. Au bar de la place on est attaché à certains rituels. L'apéro en est un et la demi-douzaine d'adeptes ne le manquerait pour rien au monde. Ils ont toutefois marqué le pas ces derniers jours de canicule, affichant la mine bougonne de "ceusses" qui n'ont pas dormi en dépit des volets entrouverts car la fraîcheur de la nuit tant convoitée n'était pas au rendez-vous. Pour peu que quelque moustique ait profité de l'aubaine pour venir perturber leurs rares plages dans les bras de Morphée. On le devinait à leur pas traînant, leur regard qui ne décollait pas du sol, comme si les pavés recélaient quelque traquenard. Ils manquaient d'allant, n'éclataient pas de soudains fous-rires, ne balançaient pas de vanne surannée à Cathy qui les croyait malades pour le coup, victimes de ces terribles maux de ventre qui vous prennent après avoir ingurgité des ventrées gargantuesques de melons, de fraises et de prunes arrosées de leur piquette produite à domicile sur l'hectare de vigne hérité du grand-père dont on foulait jadis la récolte aux pieds jusqu'à ce que votre peau eût changé de texture et de couleur, que la tête se mît à vous tourner, que filles et garçons ne sentissent monter en eux comme une étrange envie de basculer dans la paille fraîchement engrangée.

Le cagnard avait pénétré le cœur des pierres. Les falaises surplombant la garrigue semblaient fondre avec le tremblement de l'air sorti de la bouilloire qui vibrait sur la roche tendue, arc-boutée sous la brûlure. Et cette sécheresse n'en finissait pas. Le printemps n'avait pas vu fondre de neige sur les puech. Les rivières étaient à sec, offrant de grosses flaques de temps à autre si peu profondes et dépourvues d'oxygène qu'elles ne recélaient aucune vie animale, juste quelques algues envahissantes venues de contrées chaudes et lointaines. Les prés jaunissaient, révélaient un sol caillouteux dont la fraîcheur de l'émeraude bruissant à la bise portée par le *cers*. Tous attendaient avec impatience que ça finisse par péter une bonne fois pour toutes, au risque de voir l'orage arracher l'épiderme du sol dans ses rigoles dévalant les pentes, martelant habitations et végétaux avec une fureur débridée, insistant sur



l'éphémère de toute trace humaine face au déchaînement de Dame Nature.

Les anciens en avaient connu de ces orages brutaux qui vous plongeait en un rien de temps dans une quasi obscurité, chassaient le soleil et la fournaise en pleine journée, amenaient un soudain coup de frais sur les épaules. On se surprénait à passer une petite laine. D'aucuns lorgnaient vers le *cantou*³ et rentraient une brouette de bois, geste oublié depuis la fin de l'hiver. Les chiens scrutaient nerveusement le ciel, trépignaient. Leur instinct leur dictait le chaos à venir et ils le ressentaient dans chacune de leurs fibres. Les troupeaux ne cessaient de gigoter, de tourner en rond dans la paille de l'étable, comme si le diable leur avait transmis une étrange danse de saint-Guy, laquelle contribuait à les animer de gestes saccadés, incontrôlés. La terre avait repris la main et hommes et bêtes sentaient bien que quelque chose d'inexorable et de puissant qui les dépassait allait s'abattre sur eux. Ils redevenaient soudain les hommes des cavernes réfugiés dans les grottes, découvrant avec terreur la puissance des éléments.

L'orage avait soudain changé de décor comme au théâtre, annonçant l'abandon des sacro-saintes règles d'unité. La nuit s'était brutalement substituée au jour. On eût pu croire à un changement de saison, n'était cette douceur qui persistait tandis que la cataracte s'abattait sur le village plongé dans le noir. On n'allait tout de même pas solliciter l'éclairage public en plein milieu de l'après-midi ! Au loin les éclairs zébraient la campagne détrempée de fugaces lueurs. Puis l'encre s'installait à nouveau. L'eau ne prenait pas le temps d'imprégner peu à peu la terre qui n'en pouvait mais. Elle avait soif comme un randonneur égaré dans un désert et qu'il faut réhydrater lentement afin de ne pas le tuer. La terre était moribonde et elle avait attendu l'eau comme une manne céleste. Cela ressemblait davantage à une colère divine, les foudres célestes saccageaient l'univers que l'homme avait patiemment composé mais tout cela n'était que du vent et il ne pouvait l'ignorer, rejeton



méprisable, grain de poussière promis à la disparition comme d'autres créatures autrement plus conséquentes que lui. Cathy avait juste eu le temps de regagner sa maison avant que ne tombent les premières gouttes de pluie. Elle avait senti que ça ne ressemblerait pas au crachin fréquent chez elle, bien plus aux coups de tonnerre qui ébranlaient les montagnes et levaient une houle puissante sur les lacs.

Le tonnerre s'était joint au tambourinement du déluge qui fouettait les fenêtres, martelait la véranda puis traçait d'étranges glissades sur les baies vitrées, s'amassant ensuite en petites flaques que la terre assoiffée buvait avidement. Cathy se revoyait petite contemplant le lac de Windermere dont la surface se plissait en rides semblables à une peau d'éléphant, formant des creux de plusieurs mètres qui eussent englouti la frêle embarcation de son pêcheur de grand-père, lequel venait de poser une main sur son épaule. Elle avait sursauté puis avait recouvré un calme bienfaisant après la tempête.

Celle-ci s'était évanouie comme elle était apparue. Chacun avait pris la mesure de ce soudain chaos, du basculement brutal dans la nuit, du déferlement précipité des éléments mûris dans l'air comme un vilain furoncle. Il était grand temps qu'il explosât, libérant ainsi la brûlure qui taraudait le village, le fourmillement de la douleur et le relâchement attendu des corps parvenus au paroxysme de la crispation, illustré dans le cri contenu que semblaient pousser les lauzes aux clivages bleutés, les arbres à l'écorce assagie, aux moiteurs embaumées, libérant un flot de senteurs et le soulagement de leurs racines courant sous le sol comme autant de rus venus grossir le flux souterrain qui retrouvait son cours. C'était une renaissance, un retour à la vie. Le village s'ébrouait tel un gros *Patou*⁴, secouait son pelage détrem-pé par l'orage. La bourre l'isolait dans un cocon douillet. Hommes et bêtes semblaient apaisés. L'inquiétude et la fatigue avaient quitté les regards. La pluviométrie s'était déréglée, obéissant à des crues capricieuses, frisant les extrêmes. Hormis les brumes venues avec le marin, les hommes avaient



oublié jusqu'à l'évocation de la pluie, le crachin qui déposait ses gouttelettes improbables au sol, lesquelles finissaient par l'imprégner puis s'infiltraient peu à peu sur l'herbe jaunissante, détrem pant les tiges exsangues, déposant cette inestimable fraîcheur tant espérée, rappelant à tous, végétaux et animaux, combien les uns et les autres demeuraient tributaires de cet élément indispensable. En pareille situation les villageois craignaient toujours le retour de ces inondations dramatiques qui avaient émaillé les dernières décennies, d'aucun rappelant le niveau atteint symbolisé par une toise sur le mur comme lors de la crue centennale de la Seine en 1910.

Cette fois ils s'étaient contentés de regarder la nappe d'eau dévaler la rue principale du village, gagner en vitesse avec la pente et se perdre dans le talus aval surpris d'un tel déluge. Les visages scrutaient avec anxiété l'évolution de l'orage, évaluaient la force du vent, branches et arbustes culbutés dans les fossés, dénombrèrent les éclairs qui soudain illuminaient le ciel, trols malicieux réveillant les ténèbres puis envahissant la nuit de salves inquiétantes. Les têtes rentraient alors dans les épaules, on se faisait petit, retenant son souffle afin d'offrir le moins de prise possible au chaos en cours. On essayait de localiser la direction de la foudre, évoquant en soi telle grange ou tel boqueteau, estimant l'écart entre l'éclair et le grondement du tonnerre qui peu à peu paraissait s'éloigner. Alors on poussait un soupir de soulagement, se disant que le pire était passé, résigné à subir le déluge qui sans doute avait mis à mal quelque gué, arraché des morceaux d'asphalte, ébranlé quelque pile de pont, endommagé les caténaïres. On se disait que là-bas le petit train du Haut-Capcir avait dû "morfler sévère!"

On n'avait pas osé mettre le nez dehors, humer la fraîcheur retrouvée. Le martèlement de la cataracte sur les tuiles canal qui en avaient vu d'autres avait à peine faibli. Les rafales avaient toutefois cessé de pousser les rideaux



de pluie. Les caniveaux submergés constituaient de dérisoires protections. L'eau s'engouffrait dans les ruelles pavées qui descendaient vers les prés en contrebas. Le village avait des airs de cité lacustre. Les constructions étaient dépourvues de pilotis. Dans le bas du village à deux pas de la rivière bordée de saules, on craignait que cette dernière ne dépassât le talus et ne vînt lécher le pied des habitations. Le dérèglement climatique semblait n'offrir que cette alternative, la sécheresse comme dans les Pyrénées-Orientales voisines ou les orages violents qui n'augmentaient guère le niveau des nappes phréatiques mais apportaient avec eux tout un cortège de nuisances et de dégâts.

C'est d'abord le silence qui surprit. L'absence de ricochets sur les bancs publics et les couvertures des maisons. Le martèlement qui dardait de ses traits comme autant d'attaques de guêpes furieuses autour d'un essaim avait cessé d'un coup. L'orchestre de percussions avait laissé place à de lointains pépiements d'oiseaux, trilles improbables comme le réveil d'un flûtiau. Il fallait tendre l'oreille pour discerner ce son mélodieux qui faisait suite au claquement d'une tôle sur un cabanon où un riverain courroucé avait posé une pierre l'empêchant de battre. Le carillon de l'église avait annoncé l'heure un peu plus loin sur la butte surplombant les carrés de vigne. Il tombait à point et apportait une touche de quiétude dans ce paysage tout chamboulé. Il n'était que seize heures. Le ciel quitta ses oripeaux et retrouva peu à peu sa lumière comme un pigment bleu ciel après l'estompe du pinceau en poil de martre. Les tilleuls semblaient secouer leurs rameaux alourdis par l'eau. Les parasols dégouлинаient tels des pantins grelottants. Dans le pré voisin, les méréns avaient quitté leur abri et semblaient apprécier la brutale chute de température. Leur museau dressé happait les effluves douceâtres en provenance des haies et des pêches de vigne. Les moutons quant à eux ressemblaient toujours à des roches de craie posées dans les prés ruisselants où le regain apporterait sa touche émeraude. Quelques silhouettes encore hésitaient



.....tantes firent leur apparition, pour racrocher un
.....volet ou relever une table de jardin basculée par
le vent; ramasser les débris d'une jardinière
.....tombée d'une fenêtre. Quelques branches de pla-
tanes jonchaient le sol. L'une d'elles avait brisé
le pare-brise d'une voiture à l'arrêt.....

..... Les habitués revinrent graduellement vers le bistrot de la place, laissant
traîner leur regard sur le gros tilleul que des insectes approchaient, l'air cir-
conspic. Bourdons et phalènes se remirent à butiner les roses de leur vol
pataud. Des relents de terre humide se mêlaient au parfum des fleurs vivi-
fiées par l'orage. Le pied de jasmin dans la courette tournée plein sud embau-
mait de ses pétales blancs comme neige au parfum capiteux et sensuel. C'est
tout un monde de senteurs qui reprenait vie. Puis les rues devinrent une
ruche bourdonnante, les uns et les autres commentant les récents épisodes de
l'orage, saluant le peu de dégâts survenus et gagnant le bistrot par petits
groupes où bientôt il fallut rajouter tables et chaises en raison de cette
soudaine affluence.....

..... 1. Puech: pic 2. Madres, de madré, roué

..... 3. Cantou: feu ouvert 4. patou: gros chien de berger



..... "Des gouttes énormes fouettaient les rues et les trottoirs,

Pierre ROSSET

« La pluie !
La grenouille et le lézard »



" Des gouttes énormes fouettaient les rues et les trottoirs,
et de véritables petits torrents coulaient furieusement
dans les caniveaux de Michigan Avenue."

MarvinAlbert

Ah! Le livre cette source infinie de découvertes!... La lecture d'un roman trouvé par hasard dans la boîte à livres du centre-ville d'Amiens et lu récemment, en est un exemple. Elle m'offre - bien à propos - la vision en exergue de la pluie dans le Chicago d'Al Capone de 1930. Et par association celle de Jacques Brel dans sa chanson *Il peut pleuvoir*. Pleuvoir "sur les trottoirs des grands boulevards" quand le "soleil là-haut (...) nous tourne le dos/dans son halo de nuages"!...

Cette chanson m'a incité à retrouver les chansons sur la pluie. Encore des chansons!...Oui... elles enchantent ma vie.

Comme je le pensais, il y en a beaucoup. Ainsi - simplement issues de ma discothèque: *Pluie sur Paris* (Anne Vanderlove), *Si la pluie te mouille* (Anne Sylvestre), *Toute la pluie* (Eddy Mitchell), *La dernière pluie* (Emmanuelle Seignier), *Le jour où la pluie viendra* (Gilbert Bécaud), *Le temps des pluies* (Glenmor), *Il attend la pluie* (Hélène Ségara), *Rendez-vous sous la pluie* (Jean Sablon), *Le roi pluie* (Juliette Gréco), *La pluie au vent* (Sylvain Lelièvre), *La pluie picote les étangs* (Julos Beaucarne)... *Chanson pour un jour de pluie* (Les Frères Jacques)... Georges Brassens, lui chante *Le parapluie*... Cette litanie, vraisemblablement incomplète, démontre l'inspiration, la créativité, la richesse de variété des écritures. En un mot, les multiples approches que les artistes peuvent avoir de la pluie en mettant en paroles et en musique les sentiments, les émotions, l'amour, aussi...

La chanson *La pluie fait des claquettes* de Claude Nougaro [1929-2004] m'a alors interpellé. Elle commence comme cela: "*La pluie fait des claquettes/Sur*



le trottoir à minuit". Voilà, en quelques mots, défini un contexte, une ambiance, un cadre, une perspective... Telles des gouttes de pluie, ces mots s'imposent comme éléments d'une promesse d'écriture... dont la page ne serait déjà plus tout à fait blanche.

Seront-ils de nature à m'inspirer?... Peut-être! Alors laissons venir les associations. La pluie tombant sur les rues, les grands boulevards, les routes... La nuit sans étoiles et sans lune... Les traversées aveugles de villages sans lumière. L'éblouissement des pleins phares des véhicules sur l'autoroute... Les souvenirs de moments pluvieux vécus, l'orage, les éclairs et le tonnerre... — Cela réveille chez moi quelques souvenirs... Bizarrement, contre toute attente, les premiers souvenirs émergent de l'enfance. C'est une chanson *Bergère il pleut*¹ chantée en préventorium... Une autre chanson (en fait c'est une comptine) s'associe à la première. Elle aussi vient d'une autre période de mon enfance, la colonie de vacances: "*Il pleut il mouille, c'est la fête à la grenouille*". Ah! Cette mémoire déroutante!... qui ne peut exister sans retour à l'enfance...

Cependant un autre souvenir fortement sollicité revient notamment à ma mémoire... C'est un voyage en voiture de 680 kilomètres. L'objet de celui-ci est une fête familiale. Il pleuvait déjà dans le Nord quand nous sommes partis d'Houplines et il faisait nuit noire. La traversée de Paris sur la périphérique s'était effectuée sous un forte pluie... Sur l'autoroute en direction de Lyon, une mauvaise surprise, l'orage. Répondant aux éclairs le tonnerre grondait. Dans l'Espace bleu-mer, sur les sièges arrière, les enfants dormaient toujours. J'étais au volant, mon épouse à côté de moi sommeillait et le vent soufflait... La route, éblouie par les phares des véhicules et par la

pluie, était épuisante et glissante... À Beaune, l'orage avait disparu, mais la pluie restait abondante. Il pleuvait toujours à notre arrivée à Blacé, dans le Beaujolais... Et il faisait déjà jour car des flaques d'eau avaient depuis Mâcon ralenti notre route.

Émerge alors un autre souvenir. C'est le même trajet, de jour cette fois-ci, pour des vacances en famille. La pluie avait récemment fortement sévi. Sous un pâle soleil, de chaque côté de l'A6, champs et vignes de la Bourgogne disparaissaient sous l'eau. La vision était étrange. J'avais l'impression d'être sur un immense pont traversant l'océan... Ici ou là - comme sauvés des eaux - la tête des arbres marquait un horizon injoignable... Une légère brume noyait par endroits le "paysage"...

Ce souvenir d'inondation me ramène à la triste actualité des habitants du Pas-de-Calais inondés à plusieurs reprises et aux images dévastatrices des pluies intenses et des crues incontrôlables. Elle me ramène en même temps à la grande sécheresse de la Plaine du Roussillon. Que de misère ! Que de tristesse aussi ! Au Nord et au Sud de la France le ciel nous tombe sur la tête. La pluie - comme son absence - déstabilise, déboussole, inquiète et/ou anguisse. Il ya de quoi en perdretoute raison.

C'est en quelque sorte la malheureuse et inquiétante fête du lézard et celle de la grenouille. Dans ce contexte hautement perturbé, Jacques Prévert [1900-1977] aurait-il écrit son poème *Jour de fête* de la même manière ?... La grenouille ferait-elle encore rire ? L'arc-en-ciel éclairerait-il encore le ciel de ses belles couleurs ?... Et l'enfant du poème dans tout cela ? Peut-être même qu'il ne l'aurait jamais écrit, ce "jour de fête".

Voilà pour la pluie. Et ne soyez pas étonné "s'il pleut s'il mouille" vous me voyez "faire la tête" à la grenouille ?... Concernant le lézard, c'est une autre histoire. Il a perdu sa couleur verte à cause de la chaleur. Il voulait être une abeille "*Mais il a trop dormi/Dans les bras du soleil/Il a pris peu à peu/La couleur de la pierre...*"². Alors, si par hasard un jour vous le voyez, ne lui parlez surtout pas du soleil, ni même des abeilles...



Enfin, si j'ai appris enfant à aimer la pluie picarde, je n'aime pas celle d'aujourd'hui... Envahissante, imprévisible, débordante. Et aussi trop régulière. Heureusement l'hiver se termine, le printemps va arriver. Alors j'ai fermé les yeux et fais un rêve (est-ce vraiment un rêve? Ou un souvenir heureux?). Les hirondelles reviendront. La nature reprendra ses droits et le soleil sera là. Le parapluie deviendra sans doute inutile. (Pour dire vrai, je ne l'aime pas du tout. S'il peut protéger de la pluie, il ne résiste pas au vent et quand il ne pleut plus il devient très encombrant, c'est pourquoi je ne l'utilise pas). Les perce-neige repousseront au fond du jardin [ils sont déjà là], puis les jonquilles, les violettes, le muguet comme tous les ans en mai... et le précieux ail des ours (cadeau d'un ami bruxellois) qui pousse depuis longtemps dans l'angle ombragé de mon jardin. Persil, ciboulette, romarin, thym, cerfeuil reprendront le chemin de la cuisine. L'herbe verte de la pelouse sera de nouveau parsemée de pâquerettes... Les marguerites (fleurs préférées de mon épouse) et la fougère reprendront leur place habituelle au pied de l'escalier. Les moineaux et les mésanges sortiront alors plus souvent de leur nid... et nous les verrons picorer à travers la fenêtre de la cuisine. Peut-être que le rouge-gorge apparaîtra à nouveau...

Voilà - cette belle espérance - la pluie sera plus rare et moins froide, le soleil plus chaud et le jardin à nouveau en fleurs... comme avant. Dans une douce musique abeilles et bourdons en butineront le pollen. Peut-être découvrirons-nous encore des nouvelles fleurs ou plantes apportées par les oiseaux... Il y aura des sauterelles et puis aussi des coccinelles, ces demoiselles volant jusqu'aux cieux. Le chat roux de la voisine retrouvera sa place au soleil, allongé sur le mur mitoyen en briques rouges et, curieux, reprenant ses habitudes, nous regardera heureux déjeuner sur la terrasse...

Mais, pour le moment à travers les vitres de ma véranda j'observe et

entends la pluie qui tombe... abondamment. Je suis à cet instant songeur et en même temps inquiet. Une question trotte dans ma tête : les giboulées de mars seront-elle là cette année, en Picardie ?...

Marvin, Albert (1987), *Les incorruptibles*, Presses Pocket, p.16.

(Photo : parapluie rose dans une poubelle urbaine sur le trottoir devant ma banque).

1. Chanson composée en 1780 par Philippe Fabre d'Églantine.

2. *Le lézard*, Maurice Carême, 1899-1978.



Hervé GOUZERH

« Petite voix »



Un premier amour à la gorge

- perdu

La coque des bateaux éperdue d'ébène

et de goudrons apaisés

- elle a sombré

L'Atlantique à traverser

nonchalamment

- regarde la grève obsolète

Un autre voyage

encerclé de crêtes libres

- pas tout à fait

De mélancoliques liqueurs

penchées sur les résines dorées

d'une île

ancienne et moderne

- elle oublie comme toute amarre

Le dernier tramway

courir à travers une capitale éphémère

dans l'air qui chuchote aux étoiles

- remords

Une boussole un cadran métallique un bracelet d'origine

une flûte un volatile un cendrier propre

- manque une lettre

Il pleut



Florence KRAMER

« Virée nocturne »



C'est la nuit et il pleut. Je pédale et ça n'avance pas. Les tacos que je dois livrer vont refroidir. Où est cette satanée rue Robert Fleury ? Voilà, juste à droite, une impasse qui fait un angle, ça doit être là. Quatrième étage sans ascenseur, j'appelle. "Monsieur Romain, vos tacos sont arrivés, vous descendez les prendre?... Oui merci, parce que je dois enchaîner sur une autre course." "Merci, bon appétit et bonne soirée." Un euro de pourboire. Pour pédaler dans le froid et l'obscurité.

Risquer sa vie à chaque carrefour. Je ne compte pas les fois où j'ai failli être renversé. J'entends chaque jour des histoires de jambe cassée, de poignets fêlés, de traumatisme crânien. On ne dure pas, dans ce métier. C'est pas comme si j'avais prévu de faire ce job. Ça m'est tombé dessus, après trois ans de chômage et une sévère dépression. Ma femme est partie. Avec notre enfant. Il était temps de repartir à zéro. De trouver un moyen de les convaincre qu'ils faisaient erreur, qu'ils avaient besoin de moi.

Alors je pédale et je ne sens même plus la pluie. Je voulais m'acheter une tenue étanche. Rupture chez Décathlon. Je sais pas, ils pourraient prévoir de la pluie en automne. C'est un phénomène périodique et régulier.

Je suis trempé, je brûle les feux rouges et n'ai même pas de bonnes lumières. Un klaxon se met à crier - j'accélère sans regarder derrière moi. 85, boulevard Hausmann, qui peut bien commander une soupe Thaï à onze heures du soir ? C'est vrai que dans ce quartier, tout est fermé le soir. C'est

glauque. Je me demande pourquoi on habite là. Encore un immeuble sans ascenseur. J'appelle, la cliente descend. Deux euros de pourboire. Bon, ça frise la décence. Je regarde mon téléphone, trois autres courses à faire dans les environs. Je me ravitaille chez un chinois du boulevard Malesherbes. Puis, direction l'avenue de Villiers. C'est cossu, c'est riche, est-ce que j'aurai un bon pourboire ? Avec la pluie, la circulation est pire que d'habitude. À cette heure là, c'est souvent désert. De toute façon, je fonce, il me reste assez de jus pour encore ces deux ou trois courses, puis j'irai me finir au bar d'en bas, de chez moi pour retarder le moment d'être seul.

Cet appartement où nous étions deux, puis trois. J'étais tellement mal, je restais avachi sur le canapé toute la journée à vider des bières en regardant la télé. Je descendais la poubelle, mélange nauséabond de couches sales et de canettes vides. J'allais m'acheter un pack et prenais des couches au Franprix. Elle se démerdait. Je ne sais pas trop comment elle faisait pour survivre dans cette atmosphère absurde. Je ne la voyais pas partir le matin, je dormais la moitié du temps. À part les couches, je ne m'occupais de rien. Ni les petits pots, ni le lait, et pas plus les hochets. L'enfant criait peu. J'aurais presque oublié sa présence s'il n'y avait eu les sacs poubelle remplis de couches. Jamais je n'allais le voir. Sa présence me culpabilisait trop. Et puis, c'était son môme. C'était elle qui l'avait voulu, cet enfant. Je savais qu'elle partirait. Espérais que ce serait le plus tard possible.

Cela fait plus de six mois qu'elle ne répond plus à mes textos. Je lui ai écrit : J'ai un job, je peux te faire un virement, dis-moi de quoi tu as besoin. Aucune réponse. Comme j'ai fini par retrouver son rib dans un vieux chéquier vide qu'elle avait oublié de jeter, je lui ai envoyé de l'argent. Et je continue, chaque mois. Le montant varie en fonction de l'activité. Il y a encore des gens qui se préparent à manger eux-mêmes.

Je freine et ça crisse. Le vélo continue à avancer, je me crispe sur le guidon,



j'appuie au maximum sur les manettes de frein. La rue est en pente, je mets les pieds au sol pour éviter de percuter une voiture qui vient de droite et ne m'avait pas vu. C'est à chaque instant, le danger, un bus qui déboîte, un passant qui traverse, une portière qui s'ouvre, un autre vélo qui me dépasse par la droite, un scooter qui me coupe le chemin, un camion arrêté sur la piste cyclable pour livrer.

Pas un instant relâcher l'attention.

Un jour, quand ça ira mieux, faudra que je trouve un autre job. Une autre vie. Quand, je n'en sais rien. Je pédale et il pleut. Je ne m'aperçois que j'ai froid que quand je m'arrête. On se retrouve avec les autres livreurs devant le Mc Do de la Motte-Picquet. Ils ont tous les mêmes histoires. Un boulot pour sortir la tête de l'eau. Mais ce n'est pas un vrai job. On n'en vit pas. On continue, les jours s'enchaînent. Ça ne change pas. Le matin, je dors. Aucune activité avant midi. Ensuite, les bureaux qui se font livrer des shushis. On dépose les colis à la réception. Pas de pourboire. L'après-midi, entre 15h et 18h, c'est le creux. Je n'ai pas le temps de passer chez moi. Alors j'avale un plat de pâtes ou un kebab. La bouffe que je livre me fait horreur. Pas demain la veille que je mangerai un poke bowl préparé dans une black room par des sans-papiers.

Parfois, après avoir fait un virement à Madame, je guette mon portable, dans l'espoir qu'elle me remercie. Un sms ? Non. Elle m'en veut encore. Je n'ai pas la moindre idée d'où elle peut être. Faudrait que j'appelle sa mère pour savoir. Faudrait que je trouve le courage de passer ce coup de fil. Il y en a des plus difficiles que d'autres. Pour le moment, je préfère différer. Pas d'urgence. Je sais bien qu'elle ne reviendra pas. Qu'elle pense que je suis un ivrogne sans avenir. Arrêter de boire ? C'est au-dessus de mes forces. Si je ne descends pas deux ou trois pintes le soir, impossible de m'endormir. De toi à

moi, je comprends presque son silence.

— Il pleut encore. Ce doit être le mois le plus humide de l'année. Un jour, je vais glisser. Aquaplaning. Plus de vélo, plus de job. J'ai mis trois cents euros de côté pour me racheter une bécane. Au cas où. Comme quoi, je pense à l'avenir.

— C'est la fatigue qui me fait tenir, l'idée de me tenir debout. J'ai un job. Je gagne ma vie. C'est ténu, c'est vraiment un boulot misérable. Passer à une autre étape? Il n'y a pas de voie toute tracée. Je réfléchis, l'après-midi, j'essaie d'envisager des solutions. Plombier? Électricien? Réparateur de vélos? Barman? Acheter un scooter pour livrer plus vite? D'occasion, je pourrais en avoir un pour cinq cents euros, peut-être. Mais ce ne serait pas vraiment un changement de job: même stress, même danger, même précarité. Un peu de repos pour les mollets, sans doute. J'aimerais mieux un vrai boulot. Travailler de mes mains. J'ai un copain de classe qui a fait plomberie. Il paraît que ça gagne bien. Ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu. Je vais lui payer des bières, qu'il me raconte.

— Robert est là, surgi du passé. Il m'a tout de suite répondu, quand je l'ai contacté. Il est prêt à me prendre à l'essai. Je ne gagnerai pas lourd, au début, mais d'ici quelques mois, je pourrai faire seul des réparations simples. J'hésite. Renoncer à être mon propre chef, en suis-je capable? Des horaires fixes, apprendre un nouveau métier. J'ai besoin d'y réfléchir. "Il y a du boulot, prends autant de temps qu'il te faut. J'avais un apprenti l'année dernière, et le voilà lancé. Pourquoi pas toi?"

— Je vais commencer par l'accompagner à mi-temps, de huit heures à midi. Comme ça, je n'abandonne pas tout de suite mon commerce, et ça me laisse le temps de tester la plomberie. Robert me donne rendez-vous le lendemain matin chez un client, avenue Pereire. Dégât des eaux. Le voisin du dessous est furax, sa peinture laquée est foutue, il y a de grosses cloques infâmes. Mon ami me montre d'où vient la fuite. C'est un banal problème de joint. Calme, souverain, il en vient à bout en un quart d'heure, qu'il facture trois cents



euros. Je sursaute. Le client fait un chèque, nous remercie et retourne travailler sur son ordinateur portable. Trois cents euros pour quinze minutes d'intervention! Robert m'explique qu'il a un forfait de cent cinquante euros pour le déplacement. Ensuite, il fait en fonction du client, de la difficulté et de son humeur. L'important est de rester concentré, de faire le boulot avec conscience et de déranger le client le moins possible. Je suis impressionné. Il existe donc des jobs dans lesquels on se fait respecter. Ça me semble encore irréel. Une après-midi de courses plus tard, je rappelle Robert. D'accord pour essayer.



isabel ASUNSOLO

« Il pleut
dans mon disque dur »

— Cher Calepin, comme je me suis réveillée tard (toute cette pluie pousse à la somnolence), je me suis contentée de chercher "drache" dans mon disque dur. Et voici donc le résultat : _____

— *Marché de la Poésie place Saint-Sulpice, mercredi 5 juin 2019.*

— *Il pleut sans interruption. **Drache** parisienne. Un seul livre vendu de toute la journée, un Compost de haïkus à une femme chic de Senlis.*

— *Je parle d'O. avec Jean Le Boel et, au même moment, le stylo-bille que je tenais dans la main explose et tache la nappe et les manches de ma cape de pluie. Pourquoi écrire un roman si je vis dans un roman ? Dormi à l'hôtel Stella. Merveilleux hôtel zéro étoile rue Monsieur le Prince. (Journal 2019)*

— *Cahier et crayon en main, nous sortons dans la cour du collège expérimenter cette forme de végétation car les dernières **draches** ont rendu la végétation spécialement opulente. (Journal, juillet 2016)*

— La **drache** frappe les fenêtres en bois de frêne et leurs parties : *battants, dormants, crémones...* Le mot préféré de Lady O est bien sûr *chevêtre* et le mien : *espagnolette*.

— Pour repeindre les fenêtres côté mer, il faudrait se jucher sur un escabeau aussi grand que la falaise, ce qui est une affaire impossible, évidemment...

Car dans *évidemment*, il y a *vide* !

(...)

Alors, pour la faire réagir, je lui raconte des histoires, en exagérant. Je lui dis par exemple qu'elle va devoir quitter sa maison, déguerpir, car bientôt la

falaise va s'écrouler et sa maison avec. Ce qui n'est pas une exagération, mais la vérité vraie. Comme le mot déguerpir ne lui fait ni chaud ni froid, j'en cherche d'autres : fuir, fuguer, s'échapper.

- Surtout après les dernières **draches**, tu vas devoir t'échapper.

(Noé sur la falaise, L'iroli 2021. De votre servante et Toujours En Vente)



Françoise DANEL

« La pluie s'abattait,
toujours aussi drue »



Il pleut sur les bois et sur les champs. Il pleut sur les toits et sur son banc.

Il pleure dans son cœur, lentement. Il ne sait plus ce qui a commencé en premier: les ondées qui se transforment en trombes ou son spleen qui se

métamorphose en exacerbation.

Félix aimait Clara - il l'aime toujours, d'ailleurs. Mais elle est partie, sans prévenir. Elle jouait les pleure-misère, enviant les lumières de la ville, ce miroir aux alouettes, alors qu'ils avaient investi dans un corps de ferme à retaper et les terres alentour à cultiver.

Le 6 février, il pleuvait comme la veille. Le gel avait déserté. Dommage. L'hiver se défilait. Clara aussi. Elle refusait de mettre à plat leurs dissentiments. Sans renier ses convictions, Félix était prêt à mettre de l'eau dans son vin afin de trouver un terrain d'entente.

"Il faut qu'on se parle, Clara!" Difficile à entendre dès le premier café...

"Tu me saoules. J'étouffe. Je vais faire un tour. À plus." Ce sont les dernières paroles qu'elle avait prononcées. Elle avait mis ses chaussures de randonnée, pris ses bâtons. Pas son portable.

Crapahuter sous la pluie aura un effet apaisant. Quand elle rentrera, les tensions seront dissipées. On parlera... Mais, à la nuit tombée, elle n'était pas rentrée. Félix a contacté les amis, la famille. Personne ne l'avait vue. Clara s'était évaporée dans la nature!

Le 7 février, les gouttes martelaient les vitres. Les larmes ravinaient le visage de Félix. Les gendarmes ne prenaient pas au sérieux la disparition de,

Clara. "Vous savez, elle est majeure. Elle est libre d'aller où elle veut. De plus, vous nous avez dit que vous vous étiez disputés peu de temps avant, non ? Elle a pu vouloir faire une pause, non ?"

"Elle est partie sans téléphone, sans papiers."

"Elle pourra en racheter." Le téléphone, oui, les papiers aussi ?

Félix, seul, tentait de reconstituer le déroulement de la veille. Elle était énervée certes mais c'est une fille équilibrée. Elle a les pieds sur terre. Il lui était certainement arrivé quelque chose, un accident et elle était seule, dans les bois : il n'y avait que cette éventualité...

Quel chemin aimait-elle ? Par où se serait-elle dirigée ?

Le 8 février, après une nuit d'angoisse, Félix se ressaisit. Il fallait être pragmatique. Il la retrouverait.

Suivre les troncs verts couverts de pleurococcus. Parcourir la chênaie. Traverser la clairière. Enjamber le ruisseau. Humer le terreau noir même si ce n'est indispensable. Poursuivre vers les rochers. Ici, le terrain en pente est glissant et accidenté. Il pleuvait toujours. La dernière tempête a déraciné de nombreux arbres et fracassé les troncs. Tout est enchevêtré. Des branches en équilibre menacent de tomber. Les grincements sourds des arbres démembrés et les plaintes du vent rendent ce lieu apocalyptique.

"Clara, Clara, Clara !" Félix s'époumone. Il sait qu'elle est proche. Il furete tel un limier, truffe au sol. Soudain, un râle déchire l'atmosphère saturée d'humidité. Clara, livide, gît en contrebas. Elle a chuté et s'est empêtrée dans la végétation dense. Ses bâtons ont suivi la pente. Elle a pesté contre elle-même d'avoir oublié son téléphone. Son corps n'est que douleur. Tout mouvement, même infime, de ses membres inférieurs lui font penser à des fractures. Elle est prise au piège. Le froid, la soif, la peur auront-ils raison de sa résistance ? Partirait-on à sa recherche ?

Délire, hurlements, rage... elle est passée par toutes ces étapes. L'instinct de survie a pris le dessus.

"Je suis là, Clara. Ne bouge pas." Inutile de le dire, pensait Clara. Elle ne

risquait pas de se sauver. Face à l'ampleur des difficultés, il fallait réfléchir vite et bien mais seul, Félix était démuné. Il lui passa une barre chocolatée et de l'eau, tenta de joindre les pompiers, en vain. Rien ne passait dans la forêt. Il n'avait rien d'un pleutre mais il ne pouvait pas la regarder dans les yeux.

"Clara, je dois te laisser seule quelques minutes" - ou plus mais ça, il se gardait bien de le lui dire. "Promis, je reviens vite avec les secours." Elle pensait : pourvu que ce ne soit pas un écoute-s'il-pleut...

Félix a couru. La pluie battait son torse - il lui avait abandonné sa veste. Les ronces lacéraient ses joues et ses mains. Il ne sentait rien. Parvenu chez lui, il signala l'accident de Clara et retourna à la clairière : de là, il guiderait les pompiers.

Clara souffrait d'hypothermie et de multiples fractures. Un long séjour à l'hôpital s'imposait. De la fenêtre de sa chambre, elle avait une vue imprenable sur un mur gris déprimant.

Seule une bande de ciel lui permettait d'observer la course des cumulo-nimbus.



La pluie s'abattait, toujours aussi drue.



Christelle MATHIEU

« Dans la lumière
d'une mère »



L'élève écarte les yeux, devient écarlate,
joue sa dernière carte : "Quarante-trois !"

Une musique douce anesthésie ses pen-
sées. Le calepin et le crayon à la main, le
professeur déclame :

- Tu diras à tes parents que le village entier
est au courant qu'ils ont engendré l'idiot le
plus abruti du calcul mental.

- Bien, monsieur. Je transmettrai.

En début de soirée, j'ai rencontré un homme grisé au whisky. J'ai passé une
bonne partie de la nuit avec lui, à arpenter la campagne.

- Je suis le père minable d'un minable. De toute évidence, nous formons
une bande de minables.

J'écoutais ses jérémiades en soupirant. Sa voix se brisait petit à petit.

Je courbai les épaules. "Il va me noyer dans sa noyade", pensai-je.

Je suis de pierre, tombé sur une terre froide et sèche.

"Fils!, me répète mon père, Encore combien de fois vas-tu t'endormir en
classe?"

"Oh!, lui répond mon professeur, L'intuition ne trompe pas : jusqu'à temps
qu'il apportera des oreillers."

J'enseigne les mathématiques. Expert en multiplications, on m'a formé pour
"favoriser" la synapse : zone située entre deux neurones (cellules nerveuses).

et assurant la transmission des informations de l'une à l'autre. En réalité, je passe mes nerfs sur les faibles systèmes nerveux, les déficients neurologiques. J'ai même mes victimes expiatoires. Et Raoul, ce petit con, je lui fais bouffer les châtaignes qu'il ramasse pour son père.

— De retour à la maison, les poches amputées, je retourne dans ma tête les paroles du vieux, le ventre rassasié, trop plein. Piqué au vif. L'âme hérissée. Traître croulant. Un instant, je m'assois sur mon lit, verrouille la porte de ma chambre, réfléchis. Je ricane. Bêtement, pensez-vous à coup sûr. Oui, bêtement. Comme un idiot. Un vrai de vrai.

— Le vieux a réussi à m'en persuader.

— Les larmes commencent à couler de ses magnifiques yeux noirs. Raoul simule. Il voudrait se griser au whisky avec son père. Trembler près de lui. Figurer son œil couleur pourpre dans le sien.

— Se désinvestir de cette fourberie.

— Et moi, qu'y puis-je, sinon lui souffler que six fois sept est égal à quarante-deux ? Je ne veux pas faire d'histoires, juste relater des événements. Croyez-moi, si je pouvais sortir de mon rôle, j'en sortirais volontiers.

— Je me retire avec confiance. Mon fils savait se défendre. D'un silence éloquent. Enfant, accusé à tort d'un vol de bonbons, il avait vidé son petit sac à dos, minutieusement, contre toute attente, et sans un mot, capable de dominer une accusation humiliante.

— Mon fils savait se défendre et ma confiance en lui était celle d'un père aimant, avec un cœur de père.

— Il fait froid. Il pleut, et je me mouille.

— Silence.

— À cet instant, par une de ces compréhensions soudaines et intuitives, ana-

logues à celles qui apportent à la pénombre ou à l'empire des ténèbres, le flot, puissant d'une luminosité splendide, j'oublie mon devoir d'auteur pour la première fois, et murmure à l'oreille de Raoul :

- Quarante-deux, fils.



Christelle MATHIEU

« Les raisins noirs
du vinaigre »

À toi, qui nous conduis vers la porte.
À toi, qui marches sur des nuages.
À toi, qui précèdes le pas pour nous dire qu'il n'y a pas la moindre piste.
À toi, qui nous laisses croire que nous ne sommes pas condamnés.
À Vous, la Vie, la Mort, qui gardez l'œil ouvert pour obtenir notre innocence.

Aux ravages de la guerre.
Aux affaires d'une indignité désolante.
Aux vêtus de bleu enchaînés à la loi.
Je me hasarde. Je ne laisserai pas la sauvagerie gouverner ma vie. L'arme, je la nomme. Sans peur. La peinture du monde, j'en fais mon œuvre.



Marcher. Porter des rubans dans les cheveux.
Des accessoires. S'approcher. Sans fard. Des lieux qui m'amèneraient au sommeil. Dormir. S'endormir. Une nouvelle nuit. Et que minuit revienne. Me dénonce. Dévoile mes secrets.

Le moment est venu de crier. Le moment est venu de crier. Hurlez, si vous voulez. Poussez même votre dernier cri. Videz-vous.

Là, vous me dorlottez. Me choyez. Partez! Votre gentillesse m'agace. Les mondanités ne sont pas pour moi. Ne prenez pas cette peine. Ne cherchez pas à éclairer mes idées noires. Je repousse les apparences, et n'abandonnerai pas mon corps dans une robe. J'approche brutalement les tremblements de terre du grand monde. Ne m'accusez pas. Je ne juge pas, moi, votre attirail.

Les arbres de la forêt, je n'en parle pas. La pluie battante, je n'en dis rien non plus. J'ai dû écarter les jambes, voilà tout. Voilà tout. Il faisait presque

nuit. Écarter mes jambes. Un point c'est tout. Ne m'accusez pas. Je ne vous juge pas, moi. Au bois, j'ai aimé les chansons du pays.

Et toi, j'aurais voulu t'y voir! Qu'est-ce que tu insinues? Je n'irai pas dans la salle d'interrogatoire, claquer une bulle de chewing-gum. J'aurai peut-être l'occasion de gribouiller des pages pour que mon mariage éclate. J'ai épousé un flic. Mes bruits d'amour gagnaient en force. Toute leur puissance me sauvait.

J'ai placé un miroir de façon à voir la porte d'entrée. Je faisais le guet. J'observais. Mais je me trompais. Encore. Je laissais passer les indésirables. Ils me dupaient d'une simple carte de fidélité. Quelle gourde!

- Viens, tu vas me conseiller.

- Pense au ciel. À ce qu'il y a après.

Je retourne à mon poste. Seule au gouvernail du bateau. Debout. On me souffle d'aller plus loin mais je ne trouve aucun chemin. J'ai perdu la silhouette familière en uniforme bleu de mon époux. Je griffonne: nom d'un chien, quand vas-tu reprendre du service?

Je me demande pourquoi il tarde tant.

Pensez-vous qu'une pluie fine puisse vernir mes souliers rouges? Je franchirai la frontière qui emprisonne ma volonté. Je ne saurai dire par quels gestes organiser mes desseins. J'aimerais juste simplifier mes pensées, et acquérir de nouvelles connaissances, et avoir une réflexion innovatrice. Sortir de mon deuil. Envelopper mon âme. De longues dentelles.

Dominer. Mais à égalité.

Je songe à vider mon sac. Pour toi, qui me couvres de cadeaux.

"Il ne te fera plus mal", m'assures-tu.

La porte claque. Les tableaux au mur vacillent. Pour moi, tu l'attraperas. Tu me le promets.



Sylvie VAN PRAËT

« L'homme oublié »



À cette heure les pavés luisent froid et glissent vers le fleuve.

J'ai mis les pied dans le grand plat de la nuit et reluqué les vitrines vautreées dans la velléité de plaire.

Aux fenêtres soupirent les rêves et geignent les amours. J'écoute et je salive. Mes mains tâtent la pierre froide des murs lessivés. Mes mains savantes à saisir la taille que tu m'offrais et tes hanches tanguaient. Mes mains au fond de poches vides, anciennes comme la toile qui se troue et se perce. Des pièces ont roulé dans la doublure de mon manteau et je cliquette en homme orchestre.

J'ai mis les pieds dans le grand plat de la solitude et tu n'as pas agité de mouchoir ni versé une larme.

Aux pas des portes les chats esquivent mes caresses. La pénombre les happe et leurs silhouettes s'effacent à regret.

Au café de la gare Joe a mis les bouts. Son sourire d'édenté et son salut, bras levé vers les étoiles, m'ont éreinté le cœur. Nos paroles souvent se taisent et nos regards suffisent à dire tous nos maux. Chaque jour, Joe esquisse sur la table les ébauches d'une vie qui s'échappe et trace des sillons dans la buée des vitres. Il creuse la noirceur, il prêche et maudit dans une langue de poète qui me rend sourd et m'assouplit.

Derrière le zinc, Gary m'a toisé de ses deux mètres. Il a versé dans un verre malpropre une bière sans mousse.

Seul au café de la gare j'ai mis les pieds dans le grand plat de l'oubli et j'ai écouté la nuit des souvenirs.

Sur les graviers de la grève je courais et hurlais des mots doux aux vagues.



et au varech. Tu riais fort et simple, poupée
de chiffon faite pour les nuits sans sommeil.
Tu soufflais sur tes mains des baisers que je
décrochais au vent. J'empoignais tes
sourires et ton corps tout entier. Tu savais
l'heure comptée et moi je ne le savais pas.

Ce soir les gouttes sonnent faux sur les gouttières. Il n'est l'heure de rien et
je frappe mes pieds sur un tambour de pierre où ruissent les mégots et les
papiers déchirés des jeux de hasard. L'eau du ciel, l'eau des caniveaux, l'eau
des yeux s'enlacent toutes. Les cris d'un enfant les pleurs d'une femme les
ronflements joyeux d'homme repu se mêlent et m'accompagnent jusqu'au lit
du fleuve où baignent des carcasses.

Un homme, s'approche, marche vite et me craint. Je vois son regard fuir
vers des retraites possibles. Je voudrais l'accoster, partager avec lui quelques
mots de la nuit mais il change de trottoir et file avec les chats.

Il reste encore la marge d'une page dans mon carnet pour t'écrire "mon
amour". Tu balayais ce drôle de mot d'un revers de main, je m'en souviens si
amèrement, et tu passais vite de la chambre à la rue à peine couverte, ouverte
à tous les bras et les jambes gainées de bas filés. Tu sautais du lit de nos ébats
à la rue des bars vides où un gars, un paria comme moi, t'offrait un verre, une
cigarette et la nuit à venir. Ou bien tu t'endormais, dos tourné à nos vies.

J'ai mis les pieds dans le grand plat des conventions et tu as dit "non".

La lune est toute détrempeée et sa face de clown ne fait plus rire personne.

La pluie tombe droit.

Je sens mon dos fléchir et l'âge de mes jambes n'en finit pas de dire qu'il
est temps. Temps de poser ce grand corps sur un lit, sur un banc, sur la terre
et caler ma tête sur une pierre pour reprendre le rêve où il s'est arrêté.

Au loin le reflet d'un lampadaire s'ennuie au-dessus du gris fer du fleuve.
Sa flaque jaunâtre s'étale et vacille. Endurante au courant elle se fige et
répète inlassablement le même mouvement.



Je connais cet endroit pour y survivre un peu. J'en j'inhale les odeurs de pisse à plus de cent mètres. Des cartons, des bouteilles, des plastiques et des hommes s'étalent sous une arche.

Je préfère le banc où le jour se posent des femmes attentives et parfois des amis ou des amants silencieux. Leurs parfums leurs paroles et leur babillage me consolent des tiens.

D'ici je vois l'horizon des toits et les rais de la pluie sous la lumière orangée des lampes. C'est un dessin fixé à l'encre noir de la nuit qui l'entoure. En été, les insectes y dansent des ballets.

Mon manteau est à tordre. Tout mon corps tremble de fièvre ou de fatigue. Ton visage se consume et me brûle. Je guette une lueur qui ressemble à tes yeux. Je vomis.

J'ai mis les pieds dans un grand plat sans fond et je me noie. Je clapote et je m'échoue. La pluie redouble. Elle me soulève et m'emporte. J'agrippe à deux mains des seins et des cuisses fermes. Je crie sans doute. Elle m'envoie valser au-delà des murs et des immeubles pressés les uns contre les autres. Elle me roule et me malaxe. Sur les cailloux je cogne bras et jambes. Je rebondis et d'une goulée d'air frais je reprends le chemin du fond des eaux. La tête en bas, le corps disloqué, tout empêtré de trop attendre. Je glisse sous l'eau grise.

Je suis pâte de chair, je suis l'homme oublié.



Régine PAQUET

« Un temps suspendu »



Silence total sur le paysage dévasté. Le rugissement de soufflerie en furie s'est éteint d'un coup, pluie et vent ont cessé de rivaliser de puissance. La tempête est morte. Aussi vite qu'elle est née. Sensation désagréable d'oreilles bouchées, je n'entends que le tam-tam monotone de mon cœur. Je suis trempé mais vivant. L'anfractuosité de rocher sous laquelle je me suis réfugié m'a servi de bouclier. Je veux rejoindre le village, les autres là-bas. Je tente de trouver un passage à travers les décombres de toutes sortes pour gagner la route qui descend vers la vallée. Ce n'est plus une route, c'est un torrent de boue, coulée de lave, liquide, brune, froide. Je fais demi-tour en passant par ce qui fut mon jardin. Et c'est là que je le vois.

— Perché sur le fil à linge, absurdement intact dans ce décor d'apocalypse, il semble tétanisé. Son minuscule poitrail roux m'indique que c'est un rouge-gorge. Légère flamme de vie dans le chaos de mon univers familial. J'aperçois les poteaux électriques pliés en deux dans l'enchevêtrement de leurs fils. Tout emberlificotés, aurait dit Léonie ma grand-mère. Elle aimait ce mot qu'elle savourait comme un bonbon quand elle annonçait que les brins de laine de son canevas étaient tout emberlificotés. Mamie, si tu voyais l'état de ton domaine !

— Pins, sapins, mélèzes forment à terre un mikado géant auquel nul n'a envie de jouer. La maison s'est effondrée tel un animal blessé qui se serait couché sur le côté pour mourir. Mon regard s'accroche à l'oiseau, à cette boule de vie qui ne bouge pas, ne s'envole pas quand je passe tout près. Quelques pas plus loin, je me retourne. Était-il un leurre de mon imagination ? Non, il est

toujours là. Je l'aperçois encore depuis le bout de carreau cassé de la fenêtre de ma cuisine. Plus justement de ce qui était ma cuisine.



Je ne peux rester dans ces ruines, tout menace le dernier écroulement. Je trie parmi les gravats, récupère des objets intacts, une chaise, une couverture humide, des éléments de vaisselle, de quoi survivre. La maison est éventrée mais la grange en pierres massives, plus ancienne, plus basse, a tenu bon. Elle en a vu d'autres depuis plus d'un siècle. Je vais m'y accrocher comme le rouge-gorge s'accroche au fil intact de la corde à linge.

L'emporte aussi la photographie grand format en noir et blanc de mes grands-parents, Léonie et Marcel, en habits du dimanche encadrant un enfant en pantalon court et chemise blanche ornée d'un nœud, moi à cinq ans.

Juste avant la tombée de la nuit, je finis d'aménager mon nouvel espace. Pas d'électricité, pas d'allumettes, pas de torche. Je m'allonge sur un lit improvisé. Je cherche en vain du regard sous les poutres de la charpente du toit les pipistrelles qui ont élu domicile dans cette grange, bien avant moi, en passant par le trou creusé par mon grand-père dans le haut de la porte. Vaine quête. Se sont-elles enfuies ? Sont-elles mortes ? Se sont-elles blotties ailleurs terrifiées ? J'aimerais qu'elles me fassent signe, qu'elles s'éveillent, s'envolent en papillonnant marauder des insectes et reviennent se suspendre au-dessus de ma tête en rangs serrés. Besoin de présence. Où le rouge-gorge passe-t-il sa nuit ? Sera-t-il encore là demain ?

Une lueur laiteuse éclaire la lucarne de la grange quand je rouvre les yeux. Quelle heure est-il ? Je n'ai pas de montre. Le jour est gris du carnage de la veille. Je tente à nouveau une sortie vers le village. Je dois très vite renoncer. À l'aller je n'ai pas vu le rouge-gorge. Au retour il est perché sur son fil comme la veille. Merci ! Nous nous saluons silencieusement. Du moins je lui adresse un signe de la tête, comme à un voisin qui ne me serait pas encore assez familier pour que je lui tiens conversation. Je songe au *Salut à l'oiseau*

de Jacques Prévert : *Je te salue oiseau de la tendresse, oiseau des premières caresses...*

Je n'ai sauvé aucun livre de ma bibliothèque. Les trombes d'eau tombant de la crevasse du toit ont dilué, effacé les vers de mes poèmes préférés. Je les cherche dans ma mémoire, en recompose des bribes. À la fin de sa vie, durant ses nuits d'insomnie, ma grand-mère se récitait *Le loup et l'agneau* ou *Le lièvre et la tortue* de La Fontaine au milieu des *Notre Père* ou *Je vous salue Marie* de sa jeunesse catholique. Je n'ai aucun dieu à prier. Je n'ai que des mots à ressusciter.

Parfois des craquements strient le silence de la forêt décimée. Un arbre exhale son dernier soupir ? Un autre tente de se redresser ? Un autre exprime sa souffrance ? Qu'est devenu le sapin sur lequel nous suspendions les décorations de Noël avant qu'il ne devienne trop grand ? L'air de ce mois d'octobre est une chaude éponge humide qui s'essore avec lenteur. Des filets d'eau courent en désordre sur la terre labourée comme après le passage d'une bande de sangliers. Des mottes gluantes se collent à mes chaussures. Je songe à de la polenta mal diluée. Je songe avec regret au gratin de pommes de terre de Marcel, au gratin d'aubergines de Léonie, à eux deux qui m'ont élevé avec leur rigueur cévenole et leur amour sans limite.



Je me nourris par petites becquées pour économiser mes provisions. Des boîtes de conserve qui ont failli me coûter la vie. J'étais en train de les extraire du placard de feu la cuisine quand une poutre en souffrance a fini de se rompre. Oups ! Juste eu le réflexe de plonger sur le côté, les bras chargés de boîtes que je n'ai pas lâchées. Les bêtes sauvages risquent aussi leur vie pour se nourrir, ai-je pensé. Mon ami rouge-gorge trouve-t-il des baies et des graines à manger ? Pourvu qu'il ne devienne pas la proie d'un animal en chasse, d'un rapace. Je suis si impuissant à le protéger. J'ai entendu l'autre nuit le cri d'une bête, un chat errant, un renard ? Les pipistrelles

ne sont pas revenues à moins qu'elles ne rentrent et sortent à mon insu. Elles sont si petites.

Besoin d'échanges, de paperades. Encore un mot que je tiens de ma grand-mère. *V'là encore nos vieux qui paperadent au soleil sur la place*, annonçait-elle à ses clientes tout en enroulant leurs cheveux gris, blancs ou teintés de mauve sur des bigoudis de couleur. Nos vieux, c'étaient les hommes, enfin ce qu'il en restait car nombre de femmes du village étaient veuves. Ma grand-mère mettait à leur service ses talents d'ex-coiffeuse. Gratuitement. Pour le plaisir de faire plaisir. Quand je sortirai d'ici j'irai poser un bouquet de roses sur sa tombe ou sur ce qu'il en reste. Geste que j'ai trop souvent oublié de faire. Moi qui, depuis bientôt trois ans, depuis mon divorce et mon abrupt changement de vie, me suis ré-installé dans ce qui a été pendant soixante-cinq ans sa maison, celle de son mari mort bien avant elle et la mienne dans mon enfance et mon adolescence.

Sur la cageot qui me sert de table, je pose des cailloux pour compter les jours. J'en suis à quatre. Quatre jours depuis le passage de la tempête. Y a-t-il eu des morts au village? Que sont devenus Fernand, Mariette, Andrée et Tony? Comment la vie reprend-elle? Dans la matinée, un hélicoptère a survolé à basse altitude le sommet de la colline voisine. Le rouge-gorge s'est envolé en entendant le raffut de son moteur. Moi, je me suis jeté hors de la grange, sautant, criant, les bras levés vers le ciel. Je crois qu'ils m'ont vu. Mais impossible de se poser parmi les arbres brisés. Ils reviendront, ils trouveront comment me sauver. Ai-je tant envie de partir vers je ne sais quel avenir? Dans ma bulle de solitude, en tête-à-tête avec mon rouge-gorge, malgré ma soif de paroles, je crois que je glissais enfin vers une forme de sérénité.



49. Régine Paquet